NI CONTRAINTES, NI CATASTROPHES;

JUSTE DES FRISSONS AU SON DES SIRÈNES ET LA

CHAIR QUI RÉAGIT AUX COUPS DU SORT.

QUE NOUS DIT CETTE ATTENTE DE L'ACCIDENT,

DU DÉGÂT.

DE L'IRRUPTION DE LA VIOLENCE?

LE GOÛT DU DÉGOÛT EN OUVERTURE — NON UNE

OUVERTURE AU SENS D'ATTRAIT POUR LES

MARGES QUI SERAIT UNE OUVERTURE SIMPLE

COMME UN PAS DE CÔTÉ MAIS UN DÉPASSEMENT.

ALORS LA RÉPULSION EST UN ÉCHEC, LA FIN D'UN

POSSIBLE.

ON ADMIRERAIT LES AMATEURS DE TEMPÊTES ET D'AVERSES AUSSI BIEN QUE CEUX QUI N'ONT JAMAIS FROID.

QU'ADVIENNENT DONC LES ÉPREUVES QUI JUGERONT DE NOTRE FORCE ET LES FRAYEURS DE NOTRE COURAGE,

QU'ENFIN TOUS LES MONDES SOIENT NÔTRES.



TOUT LISSER ET QU'ON S'EN TIENNE

UNE OVER DOSE DE PETITES CHOSES

DE JOUES CHOSES

DANS DIÉTROITES VIES.

ON EST D'ACCOUD POUR SE DIRE QUE

LE PETIT ET LE MIGNON ATTENDRONT

PEUT-ÊTRE TOUTOURS.

DE SIMPLE,

DE SPONTANÉ.

D'UNE MARGE DE MANDEURIE

AVEC LE CONCLET.

Les traits d'union blessant les mots en fin de lignes me manqueraient : je ne supporterais plus d'être justifiée.



Tu jouirais chaque fois sur une partie différente de son corps, il ne se laverait que bien plus tard, après avoir été entièrement recouvert.

De ces propriétaires négligeant le dégoût que lui inspire le contact des chiens, elle se vengerait en leur imposant son contact déplacé: elle frotterait son buste à leur dos, elle sentirait leur cou, elle leur lécherait le visage.

Plutôt que sur sa main, il écrirait ses pense-bêtes au stylo bille au creux de son coude, autour de son nombril ou au pli de l'aine; il se déshabillerait à l'abri des regards pour les consulter. Nous resterions las jusqu'à l'accident.

Vous vous assureriez que les draps soient toujours bien défaits.

Ils collectionneraient les cicatrices, les poils, les pulls enlevés par l'arrière, les collants filés, les grains de beauté, les rides, les bretelles s'aventurant après l'épaule, les vergetures, les plis et les marques sur la peau que les vêtements impriment.

Elles seraient une armée à dessiner sur leur visage, de leur doigt chargé de désir, des peintures de guerre invisibles.





Ce n'est pas une histoire qui commence il y a quelques mois, de nuit, sur le parking presque vide du supermarché d'un quartier voisin.

Une entorse à notre régime alimentaire comme prétexte d'une marche pour le dessert. Ici je cherche dans le dictionnaire si le verbe se promener s'applique dans un vilain décor ; s'il n'y est question que d'intention, nous sommes sortis pour une promenade. Quel plaisir peut-on avoir à manger une glace industrielle assis sur un bloc de béton? Je suis sur le qui-vive sur ces trottoirs. j'aurais préféré le goût d'une pâtisserie faite maison, ce n'est pas même un rendezvous. Nous sommes là car j'ai choisi de ne pas m'enfermer avec ceux qui ne nous ressemblaient pas.

(J'aurais pu si ce n'était nos ambitions à garder secrètes.) Sous un éclairage agressif rappelant nos premiers moments, me voilà peut-être testant notre capacité à être à l'aise ensemble. Toujours aussi élastique que nos souvenirs d'une certaine insécurité. Ou bien n'attends que le moment de dire maintenant, c'est mieux, et la crainte indissociable je ne veux rien laisser échapper de la force d'antan.

Ce plaisir à être ici où rien n'est joli,

même seule, je ne veux pas le perdre. Le caramel collé aux dents d'évoquer d'anciennes batailles. Ne pas être à sa place. Trouver sa place. Faire sa place. Faire un monde. La tectonique des mondes sous une mauvaise chantilly. Il serait possible qu'on en vienne à formuler qu'il faut devenir nous-mêmes une place pour que tous les mondes soient nôtres. Et d'autres incantations s'élevant du bitume.





d'un désir brut après overdose de douceur. Alors nul besoin de regarder de plus près pour voir que la manucure n'est pas soignée, le geste sans trucage d'intention. l'épilation laisse à désirer au point que trop ou pas assez, chair flasque, boutons, angle non flatteur pour un goût du dégoût. Il a été fait mention des autoportraits Ici la description d'une faits photographie qui ne pour s'exciter soisera imprimée que sur même, tordre le corps papier kraft. Plan jusqu'à se le rendre serré sur des fesses et désirable. On n'en peut plus, on suffoque à la femme vue d'un énième allongée sur le dos, deux doigts insérés. cadrage pudique, des Ceci n'est pas un lumières délicates. érotique, des corps comme des bonbons. Les mèches se concentrer. L'image cheveux aui qui ne sera jamais s'égarent autour de partagée, à quoi bon la lèvres pulpeuses qui prendre ? Géométrie s'entrouvrent. des brute. Une bande noire seins qui s'échappent sur le tiers inférieur de et des tétons qui la robe pointent quand plaire relevée. Cliché scindé n'est qu'un coup à

sexe.

de

fanzine

l'image.

prière

en deux par la raie. Les

cuisses se prolongent

supérieurs. Un triangle

conduit à un autre

iusqu'au geste, quatre

doigts visibles, deux

soulignant les plis, deux dedans. Beauté

géométrique et appel

coins

les

sur

prendre, une question d'habitude et qu'on ne supporte plus de se voir servir des gourmandises. 0n aimerait pouvoir goûter des produits non transformés et les assaisonner à notre quise. On aimerait pouvoir s'exciter de toutes les cuisines possibles. On nous laisserait faire notre petite popotte dans notre coin de fantasme, sans nous vendre touiours la même marinade.

Voilà arrivé ce moment où je me prends à quetter le rouge à lèvres sur les dents plus que les ongles longs vernis avec application. Les jupes coincées dans collants. les chemisiers dont les boutons sautent au niveau de la poitrine. chaussures les pleines de poussière, les lèvres gercées, les poils sous peau, les franges qui rebiquent. Même les tatouages ne font plus l'affaire, le mascara s'est arrêté de couler, on s'interdit les cheveux gras. J'imagine qu'il faudra mettre le désir sur pause pour prendre

une douche et que le plaisir ne tâchera pas. J'en viens à débander face à ce qui est beau, à fuir ce qui me plaît le plus, déjà vu ici, déjà vu là, le regard glisse en

aurait tort de toujours s'acharner à leur donner du volume, il en a sa claque des bouches qui s'entrouvrent et voilà que bientôt je n'en





l'absence d'aspérité. J'ai besoin d'un effort. au'on me laisse décider, faconner mon désir. Que je puisse prendre quelques traits et recomposer avec le reste, une voix grave, une bouche charnue, que la tenue ne soit pas à mon goût pour vouloir la retirer. Rien ne tient qui ne soit un minimum construit que l'on dit. Lui montre l'exemple, il ne voit plus les regards malicieux depuis longtemps ni les efforts présentation, il écarte les culs et déforme les seins dans ses mains. il plaque les cheveux guand il embrasse, on

peux plus non plus. Je voudrais passer mes sur doiats tout l'intérieur de tes ioues. mes clichés préférés ne sont plus les vôtres, i'ai besoin d'espace, ne viens pas me dire qu'en tout contexte tu as horreur qu'il crache. Maintenant qu'un collant filé déformant des lèvres non épilées m'excite par surprise, qu'un sachet à noix emprisonne sa lourde poitrine, nous ferions l'éloge du brut qui autorise tous les possibles.

Si je suis réveillée en pleine nuit, il se peut que j'aille, en culotte et tenant mes seins d'un bras, sur le balcon pour m'assurer du calme de la rue. Un état d'hypervigilance s'est installé malgré moi et les chants d'oiseaux sont d'abord perçus comme un cambrioleur sifflant à un autre qu'il est temps de s'enfuir. Même dans mon rêve, je sais qu'un mauvais coup se prépare et que j'en serai témoin. Je suis voisine du danger, et dans une vitre toujours brisée, on peut lire ce que l'on veut.

J'impose le chuchotement dans les parties communes pour que ne se dévoile jamais ma qualité d'intruse. Quand notre autocollant "pas de publicité, merci" a été arraché, la crainte d'avoir été découverte. Un jour a été le premier jour où j'ai entendu un coup de feu, il venait d'une fenêtre de mon immeuble. Chaque détecteur de fumée se déclenchant appelle la liste des objets à sauver en cas d'incendie. Mon naturel prêtant déformé attention s'est perversement quand attendant





l'ascenseur, j'ai vu face à moi sortir un couteau, puis un bras, puis un homme dont il a fallu accepter ou non de le recroiser. Il était accompagné d'un enfant, ils sont nombreux ici à être plus polis que les adultes, à se faire plus insulter que moi, j'ai choisi de prendre le risque. Ce n'est qu'une voiture qui brûle et les pompiers sont tout près. L'épisode rêvé était aussi fascinant qu'une scène et quand le lynchéenne plafonnier de notre palier rouge s'est mis à dysfonctionner, je n'y ai aussi vu que du cinéma dont je ne voulais pas me plaindre.

La violence est le plus souvent sourde, je ne me suis étrangement jamais tant sentie au calme chez moi. Plus jeune j'éprouvais du dégoût pour tout ce qui n'était pas à la hauteur de mes attentes, j'en ai voulu fuir le plus paisible des endroits et des entourages, j'étais terrifiée à l'idée que jamais rien n'advienne. Alors si je sais qu'il faudra un jour quitter ma planque, d'ici là je profite de tous les changements qu'elle peut opérer en moi et salue mes craintes chaque fois que je les croise.

Les façade ternes, les rues pauvres aux commerces fermés, les zones en construction ne me dépriment plus. Pas plus que les saisons froides et pluvieuses elles n'ont ce pouvoir sur moi. On me trouve plus triste sur la place des lâchetés en pointillés, entre deux politesses peureuses, face aux potentiels étouffés par la mauvaise foi et les craintes. Ma plus grande est de me retrouvée coincée sur un joli banc d'une jolie ville que je n'aurais pas choisie. Mes plaisirs ne nécessitent aucun décor, mon humeur vadrouille

le territoire de l'imagination.

Je ne panique que la fin des possibles. Dans le bus bondé d'inconforts cette forte odeur de parfum qui m'incommode, je ne la renifle que davantage. J'observe un homme qui ne me séduit pas, jusqu'à ce que je mouille à l'idée qu'une telle senteur puisse me plaire. Refuser de se laisser ravir par des passions toutes faites et construire sur brut ce n'est pas se contenter de peu mais s'affranchir par la correspondance avec l'intime.



Là où ses pas mènent,

un monde qui meurt à la tombée du jour. Il n'y est pas bien vu de faire demi-tour soudainement sur le trottoir, pourtant elle s'y applique sans cesse, avec ou sans témoin. Elle marche une ville sans autre rythme que le sien, aux rues éteintes, qui n'a comme vocation qu'un passage rapide, inattentif. Elle n'a pas pris la direction des points de rencontres connus de tous ou de quelques uns. Tout près de chez elle par exemple, c'est-àdire loin des bars étudiants, il existe un parc et un banc dans ce parc où les hommes se réunissent et dont les conversations lui sont étrangères. Elle va dans l'autre sens, vers le canevas vierge. Le plus souvent elle écoute des voix féminines du service public qui lui parviennent en différé.

Elle se dit alors que tout peut arriver, que l'éventail du sublime au tragique est ouvert. Un conseil pertinent de lecture ou une voiture qui s'arrête à sa hauteur. Des sourires ou le cœur qui s'emballe. Pas un chat pour voir qu'un homme la suit ou le début d'une réflexion entre quelques notes de musique. Un soir elle se trouve engagée dans une rue face à un de ces chiens nécessitant laisse et muselière. Pendant des années une configuration à fuir. Depuis qu'elle est installée ici, elle choisit de ne plus faire de détours. Le chien est libre du pire, le propriétaire au chaud dans sa voiture et distrait par son téléphone, elle avance avec sa peur comme chaque jour où elle prend le chemin le plus court entre l'arrêt de tram et chez elle. Rien ne lui arrive jamais que l'intuition de quelque chose ayant pu se produire. Plus loin elle s'enivre de cette sensation de n'être pas à la vitesse qu'exigent ces rues. Les

quelques visages qu'elle croise portent un air surpris ; devinent-ils que durant cette heure, elle ne souhaite être ailleurs qu'ici? Qu'elle veut faire sienne chaque insignifiance à ses pieds ou hauteur de regard? Maintenant qu'elle connaît les intersections, les sorties de véhicules et les endroits les plus propices pour traverser la route, elle capture l'image des fleurs et des lampadaires, des arbres et des tags, les noms sur les boîtes aux lettres et les plaques d'égout. Une paire d'essuie-glaces relevés d'un pare-brise autant que l'ombre d'une nuisette suspendue à la fenêtre. Elle essaie de se retenir de prendre des photos : que sa disparaisse collection moment de retirer ses baskets n'ôtera rien à la richesse du moment. Ce qui compte, c'est d'être encore capable de s'émerveiller au passage d'un train dans la nuit. Et la surprise

en percevant les odeurs plus fortes que d'ordinaire. À reprises elle plusieurs progressera en direction de gyrophares dont elle ne pourra lire les présages. Une odeur de brûlé lui parvient de certains jardins tandis qu'Eva Bester fait des bibliothèques l'éloge publiques. Lui revient le souvenir du village de son enfance, adolescence où l'ennui lui donnait des haut-le-cœur et où ses remèdes étaient rares. Le chemin parcouru jusqu'aux villes où le temps doit se prendre, s'arracher comme un choix. Demi-tour derrière le point de recyclage, pourvu que jamais l'esprit ne cesse de tisser des liens qui n'ont rien d'évident et que le corps reste en état de marche. Alors elle trouvera à chaque pas les dispositions pour que peu soit mieux et le tour du pâté de maisons le plus enrichissant de ses voyages.



Détails de la série « les filés »

Un tirage 10x15 de la photographie n°1, 2, 3, 6 ou 9 de la série accompagne les vingt premiers exemplaires de ce numéro de Particulière

Particulière n°4

Textes et photographies : Laetitia Dë (2019) – laetitiade.fr